

Croisade, tyrannie et conspirations antichrétiennes : l'ambiguïté des zones frontières chez quelques auteurs français de la fin du Moyen Âge*

À partir du XIII^e siècle, les rois catholiques situés aux marges de l'Europe présentent leurs pays comme autant de bastions de la chrétienté. Pour les monarques castillans, aragonais, hongrois ou polonais, ce discours vise à faire reconnaître la légitimité de la dynastie à l'intérieur comme à l'extérieur du pays. Néanmoins, l'idéologie de l'*antemurale christianitatis* ne correspond pas nécessairement à une moindre tolérance face aux populations non chrétiennes¹. À la fin du Moyen Âge, l'idée des royaumes des marges catholiques comme zone frontière est captée par la noblesse des pays concernés avant d'être reprise, sur le plan littéraire, par quelques auteurs français, anglais ou italiens. Cette tradition se traduit par une image ambiguë attachée à ces régions, considérées à l'époque moderne comme étant à mi-chemin entre l'Occident et le monde « barbare² ».

* Cet article a été écrit dans le cadre du projet « Pouvoir, hérésie et religion dans l'Occident et le Japon médiéval : étude comparée » soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS).

1. N. BEREND, *At the Gate of Christendom. Jews, Muslims and « Pagans » in Medieval Hungary, c. 1000–c. 1300*, Cambridge, 2006 ; Id., Défense de la Chrétienté et naissance d'une identité. Hongrie, Pologne et péninsule Ibérique au Moyen Âge, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, t. 58, 2003, p. 1009–1027 ; K. KLAVINS, Le tracé de l'identité européenne de l'Espagne aux Pays baltes, *Identities on the Move* éd. F. SABATÉ, Berne, 2014, p. 95–110 ; S.C. ROWELL, Christian Understanding of the Faith through contacts with Non-Christians in the late-mediaeval Grand Duchy of Lithuania, *Bažnyčios Istorijos Studijos / Studies in Church History*, t. 6, 2013, p. 9–22 ; D. KOŁODZIEJCZYK, Entre l'*antemurale Christianitatis* et la raison d'État. L'idée de Croisade en Pologne aux XV^e et XVI^e siècles, *L'Europe centrale au seuil de la modernité*, éd. M.M. DE CEVINS, Rennes, 2010, p. 19–26 ; A. JANECEK, Frontiers and Borderlands in Medieval Europe. Introductory Remarks, *Questiones Medii Aevi Novae*, t. 16, 2011, p. 5–14 ; et les essais réunis dans *Medieval Frontiers. Concepts and Practices*, éd. D. ABULAFIA, N. BEREND, Aldershot, 2002.

2. Par exemple J. TAZBIR, The Bullwark Myth, *Acta Poloniae Historica*, t. 91, 2005, p. 73–97 ; A. SANCHEZ JIMENEZ, La Leyenda Negra : para un estado de la cuestión, *Espana ante sus criticos: las claves de la Leyenda Negra*, éd. Y. RODRIGUEZ PÉREZ, A. SÁNCHEZ JIMÉNEZ, Madrid, 2015, p. 23–44.

En ce qui concerne le milieu littéraire français, plusieurs textes composés à la fin du Moyen Âge montrent qu'une perception ambivalente des pays situés aux marges de la chrétienté catholique existe déjà aux XIV^e-XV^e siècles. Ces régions sont connues des lettrés par le biais de la croisade, car nombreux sont les chevaliers à se rendre en Prusse, en Espagne, en Hongrie et dans la Méditerranée orientale pour y affronter l'infidèle³. Pour la majorité des auteurs occidentaux, ces fronts de croisade sont habités par de valeureux défenseurs de la foi. Néanmoins, certains textes en donnent une image beaucoup plus nuancée. De théâtres héroïques de la croisade, les zones frontières deviennent, parfois, des terres de tyrannie et de trahison, tenues par des hommes plus « sarrasins » que chrétiens, qui représentent une menace pour la vraie foi et dont la fréquentation précipiterait la déchéance des princes occidentaux. La représentation ambiguë des confins catholiques forme alors un pont, aussi ténu soit-il, entre l'imaginaire de la croisade et celui de la conspiration hérétique. Deux ensembles de textes se référant à la mise à mort de personnages qualifiés de tyrans permettent de voir dans quels contextes et selon quelles modalités se développe cet autre discours sur le centre et la périphérie européenne. Le premier épisode s'est déroulé en Castille, soit dans l'une des zones frontières marquées par la croisade, alors que l'autre a eu lieu en plein Paris. Il s'agit des morts, respectivement, de Pierre I^{er} de Castille (1369) et de Louis d'Orléans (1407).

1. Bertrand du Guesclin contre Pierre le Cruel

Le 13 mars 1369, Pierre I^{er} de Castille est tué par son demi-frère Henri de Trastamare, qui s'empare de la couronne⁴. Aux côtés de ce dernier se trouvent les Grandes compagnies, des bandes de mercenaires menées par Bertrand du Guesclin, futur connétable de France. La plupart de ces routiers ont été rendus libres par l'apaisement des hostilités franco-anglaises, qui signifie la mise au chômage de nombreux soldats professionnels. Laisés sans emploi, ceux-ci font régner la terreur dans le royaume de France et menacent Avignon, alors siège de la Papauté. L'idée émerge

3. N. HOUSLEY, *The Later Crusades, 1274–1580. From Lyons to Alcazar*, Oxford, 1992 ; J. PAVIOT, *Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge*, *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, t. 13, 2006, p. 69–84 ; W. PARAVICINI, *Die Preussenreisen des Europäischen Adels*, 2 vol., Sigmaringen, 1989–1995. Sur la représentation littéraire des marges de la chrétienté, M.T. DE MEDEIROS, *Hommes, terres et histoire des confins*, Paris, 2003.

4. Sur Pierre de Castille, C. ESTOW, *Pedro the Cruel of Castile. 1350–1369*, Leyde-New York-Cologne, 1995 ; L.J.A. VILLALON, *Pedro the Cruel. Portrait of a Royal Failure*, *Medieval Iberia. Essays on the History and Literature of Medieval Spain*, éd. D.J. KAGAY, J. SNOW, New York, 1997, p. 206–216. Les principales sources narratives hispaniques sont les chroniques de PERO LOPEZ DE AYALA, *Crónica del Rey Don Pedro y del Rey Don Enrique, su hermano, hijos del rey don Alfonso Onceno*, 2 vol., éd. G. ORDUNA, Buenos Aires, 1994–1997, et la *Crónica del rey de Aragón D. Pedro IV*, éd. A. DE BOFARULL, Barcelone, 1850.

d'envoyer ces fauteurs de trouble contre l'infidèle. En ce ^{xiv}^e siècle où l'idéal de croisade est encore largement partagé parmi la noblesse et la caste guerrière, tourner ses armes contre les « ennemis de la foi » est considéré comme la chose la plus honorable à faire en temps de paix. Or, plusieurs expéditions soutenues par le pape Urbain V voient le jour dans les années 1360⁵. Pierre I^{er} de Lusignan, roi de Chypre, vogue contre les Mamelouks et prend Alexandrie en octobre 1365 ; le comte Amédée VI de Savoie dégage Constantinople de l'étau ottoman et libère l'empereur détenu par les Bulgares en 1366 et 1367. Deux autres campagnes regroupant l'essentiel des routiers actifs en France devaient suivre la voie terrestre. L'une, menée par le chef de bande Arnaud de Cervole, surnommé l'Archiprêtre, était censée passer par la Hongrie pour contrer les Turcs. Enfin, Bertrand du Guesclin mène les Compagnies en Espagne *contra perfidos agarenos*, avec l'appui du pape et du roi de France⁶.

Cependant, une fois les Pyrénées franchies, les hommes de du Guesclin vont se ranger sous les bannières de Henri de Trastamare et du roi Pierre IV d'Aragon, ennemis de Pierre de Castille. L'acharnement à faire tomber celui que la tradition historiographique dénomme Pierre le Cruel (ou le Justicier) s'explique en partie par la situation géopolitique des années 1360. L'alliance franco-castillane, concrétisée par le mariage malheureux de Pierre avec Blanche de Bourbon, est un échec. À Paris, l'on craint que le roi de Castille ne mette sa puissante flotte au service de l'Angleterre. Éloigner les routiers en plaçant un allié fidèle sur le trône castillan serait faire coup double. La campagne de du Guesclin ressemble, au premier regard, à une simple opération militaire déguisée en croisade. Les « Sarrasins » que les hommes d'armes engagés par le Breton pensent combattre se révéleraient finalement être des chrétiens castillans partisans du roi Pierre. Faut-il conclure que la majorité des croisés ne s'intéressent pas à savoir contre qui ils combattent⁷ ?

Si rien ne permet de dire dans quelle mesure du Guesclin et ses hommes se souciaient de l'identité de leurs adversaires, les auteurs nous renseignant sur cette expédition se sont donné bien du mal à décrire Pierre de Castille et ses alliés⁸. Plusieurs textes composés à la cour du

5. N. HOUSLEY, *The Mercenary Companies, the Papacy, and the Crusades : 1356–1378*, *Traditio*, t. 38, 1982, p. 270–273 ; J. SUMPTION, *The Hundred Years War*, t. 2, *Trial by Fire*, Londres, 2001, p. 523–539 ; T. ÖLBEI, *Crusading Companies in the 1365th year of Our Lord, East Central Europe*, t. 47/1, 2020, p. 67–88.

6. M. PROU, *Étude sur les relations politiques du pape Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V, 1362–1370*, Paris, 1888, p. 128, n° LIII ; sur la mission d'Arnaud de Cervole, *Ibid.*, p. 128–129, n° LIV.

7. HOUSLEY, *The Later Crusades*, p. 402.

8. L. MOAL, *Irrationnel et surnaturel dans les guerres d'Espagne (1365–1370) au service de la guerre juste, Le feu et la folie. L'irrationnel et la guerre (fin du Moyen Âge–1920)*, éd. L. VISSIÈRE, M. TRÉVISI, Rennes, 2016, p. 135–149 ; A. LABBÉ, *Un ennemi de l'intérieur : le roi mécréant : Pierre le Cruel dans la Chanson de Bertrand du Guesclin, La chrétienté au péril sarrasin*, Aix-en-Provence, 2000, p. 101–124 ; F. FORONDA, *Une image de la violence d'État française : la mort de Pierre I^{er} de Castille, Violences*

roi de France Charles V décrivent en détail l'aventure espagnole du futur connétable⁹. Peu après sa mort, du Guesclin a été érigé en modèle de chevalerie. Charles V avait compris l'intérêt de souder la noblesse française autour d'un récit héroïque à la mémoire des Valois et de leurs serviteurs, parmi lesquels le valeureux Breton fait en quelque sorte office de figure de proue¹⁰. Dans ce contexte le trouvère Cuvelier compose un long poème épique, la *Chanson de Bertrand du Guesclin* (avant 1387). Près de la moitié de l'œuvre est consacrée à l'aventure espagnole du héros, bien qu'elle ne soit, à première vue, pas à son honneur. En appuyant Henri de Trastamare, du Guesclin ne s'est-il pas rendu complice de régicide et de fratricide ?

Lisons tout d'abord la *Chronique de Charles V*, composée peu avant 1380 et intégrée au cycle des *Grandes chroniques de France*. L'auteur, Pierre d'Orgemont, raconte qu'en 1365 les chefs des Grandes compagnies li [du Guesclin] *accorderent et promistrent que ilz yroient avecques luy contre les Sarrazins. Et pour celle cause, le pape Urbain fist grant ayde au dit messire Bertran*¹¹. La chronique continue en racontant que les Français se joignent au roi d'Aragon et à Henri de Trastamare pour affronter le roi de Castille. Les *Sarrazins* n'apparaissent plus que comme auxiliaires de ce dernier. L'ennemi principal des croisés semble être Pierre le Cruel en personne, dont la chute est expliquée par la vengeance divine :

[...] estoit le dit roy Pierre tenuz le plus hardy et le plus crueulz roy des Crestiens. Si disoit l'en communelement que ces choses li estoient avenues par vengeance de Dieu, car il avoit fait moult de maulx et avoit gouverné par tyrannie, si n'estoit point amez de ses subgiez. Et entre ses autres mauvais faiz, il avoit malvausement fait murtrir sa femme espousée, tres bonne et tres loyal creature, la quelle [...] estoit suer de la royne de France qui lors estoit¹².

Le monarque castillan serait donc un tyran doublé d'un assassin. D'après ses biographes, Pierre aurait enfermé son épouse Blanche de Bourbon dans un château où elle mourut en 1361. Pour le chroniqueur castillan Pero Lopez de Ayala, qui écrit sous le règne d'Henri de Trastamare, la

souveraines au Moyen Âge. *Travaux d'une École historique*, éd. F. FORONDA, C. BARRALIS, B SÈRE, Paris, 2010, p. 249–259.

9. Notamment CUVELIER, *Chanson de Bertrand du Guesclin*, éd. J.C. FAUCON, Toulouse, 1990 ; *Chronique de Charles V*, éd. R. DELACHENAL, *Chronique des règnes de Jean II et de Charles V*, t. 2, Paris, 1910 ; *Chronique des quatre premiers Valois*, éd. S. LUCE, Paris, 1862, p. 163–164, 166–168 ; *Chronique dite de Jean de Venette*, éd. et trad. C. BEAUNE, Paris, 2011, p. 316–321 ; JEAN FROISSART, *Chroniques*, Id., *Œuvres complètes*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 7, Bruxelles, 1869, p. 81–273. L'histoire de Pierre le Cruel est reprise, selon le point de vue français, par PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Songe du Viel Pelerin*, éd. J. BLANCHARD, t. 1, Genève, 2015, p. 446–449.

10. T. LASSABATÈRE, *Du Guesclin. Vie et fabrique d'un héros médiéval*, Paris, 2015 ; voir aussi É. GAUCHER, *La biographie chevaleresque*, Paris, 1994.

11. *Chronique de Charles V*, p. 10–11.

12. *Ibid.*, p. 21–23.

reine a été assassinée sur l'ordre du Cruel¹³. Cette version des faits est retenue par les auteurs français, pour qui le meurtre d'une princesse des lys représente le *summum* de la brutalité attribuée au roi de Castille¹⁴.

La *Chanson de Bertrand du Guesclin* donne plus de détails sur l'aventure du héros éponyme en Espagne. L'œuvre n'est pas une chronique à prétention « objective », mais un poème s'inscrivant dans la tradition épique de la *Chanson de Roland*¹⁵. L'on y suit les aventures du personnage principal et celles de ses ennemis, parmi lesquels Pierre de Castille est celui dont la personnalité est la plus développée. D'après Cuvelier, la proximité de Pierre envers les infidèles lui aurait coûté l'amitié de son demi-frère Henri et de son épouse Blanche, que *Pietre fist morir [...] / Par le conseil qu'il ot de la Juïserie*¹⁶. Ayala n'accuse nullement les israélites d'être derrière la mort de Blanche ; cette version de l'histoire serait plus tardive et aurait notamment fleuri sous les plumes françaises¹⁷. Le chroniqueur savoyard Jean Servion, écrivant autour de 1465, fait porter la responsabilité du meurtre à la maîtresse du roi, dont il fait une juive¹⁸. Ce personnage est probablement inspiré par Marie de Padilla, favorite du roi Pierre et issue de la noblesse catholique. Celle-ci joue également un rôle trouble chez Cuvelier, pour qui elle userait de *venin* afin que Pierre lui reste attaché¹⁹. La tradition de la concubine juive et/ou empoisonneuse, attestée dans la littérature polémique espagnole depuis le XIII^e siècle, semble s'être diffusée dans l'espace francophone, en association aux stéréotypes contre les « mauvais » monarques ibériques²⁰.

13. PERO LÓPEZ DE AYALA, *Crónica*, p. 39–40.

14. Par ex. JEAN FROISSART, *Chroniques*, t. 7, p. 82–83 ; JEAN CABARET D'ORVILLE, *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. A.M. CHAZAUD, Paris, 1876, p. 30, 110. LASSABATÈRE, *Du Guesclin*, p. 274, rappelle que le chroniqueur castillan a séjourné à la cour de France dans les années 1380 et a pu y transmettre sa version des faits. La transmission par Henri lui-même est mentionnée dans la *Chronique des quatre premiers Valois*, p. 163, et la *Chronique dite de Jean de Venette*, p. 316–317. Voir aussi F. ALCHALABI, Entre mémoire et réécriture, un exemple d'alternative à l'histoire et de récit mouvant entre le XIV^e et le XVII^e siècle : le règne de Pierre I^{er} de Castille (1350–1369), *Les failles de la mémoire. Université Rennes 2, 4–5–6 novembre 2010* [en ligne]. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00608867/document> ; G. LAPLANE, La mort de Blanche de Bourbon. Essai d'interprétation d'un cas historique, *Bulletin hispanique*, t. 66/1–2, 1964, p. 5–16 ; ESTOW, *Pedro the Cruel*, p. 210–212.

15. En dernier lieu, D. DEMELAS, Le(s) départ(s) d'Espagne. Élans, tensions et impasses de la chanson de geste (XII^e–XV^e siècles), « *A tant n'en vois* ». *Figures du départ au Moyen Âge*, éd. N. LABÈRE, L. PIERDOMINICI, Fano, 2019, p. 243–265.

16. CUVELIER, *Chanson*, p. 117, v. 5720–5721. Le poète introduit dès le début de son récit plusieurs allusions au meurtre de la reine, par ex. p. 45, 117, v. 2046–2054, 5716–5726 ; l'histoire de Blanche et d'Henri est développée aux p. 154–160, v. 7649–7953.

17. H.H. GRAETZ, *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, t. 7, Darmstadt, 1863, p. 366–367.

18. JEAN SERVION, *Geste et chroniques de la Mayson de Savoye*, éd. F.E. BOLLATI, t. 2, Turin, 1879, p. 121–123. Dans sa *Chronique de Savoie* (env. 1416), Jean Cabaret d'Orville raconte que la maîtresse de Pierre était juive, mais ne lui attribue pas directement l'idée d'assassiner la reine : JEAN CABARET D'ORVILLE, *La Chronique de Savoie*, éd. D. CHAUBET, Chambéry, 2006, p. 201.

19. CUVELIER, *Chanson*, p. 151–152, v. 7509–7515.

20. D. NIRENBERG, Deviant politics and Jewish love : Alfonso VIII and the Jewess of Toledo, *Jewish History*, t. 21, 2007, p. 15–41. La perception par les lettrés français des « usurpateurs » castillans comme

Selon Cuvelier, Charles V accepte d'envoyer les Grandes compagnies en Espagne lorsque la cour apprend le sort de Blanche de Bourbon. Sur presque 10 000 vers, la *Chanson de Bertrand du Guesclin* relate les batailles, les sièges et les renversements d'alliance qui mettent aux prises les adversaires. L'attitude des Castellans est ambiguë : chrétiens, juifs et musulmans suivent tantôt l'un, tantôt l'autre des compétiteurs. Toutefois, si la division religieuse est moins nette qu'il n'y paraît au premier abord, il n'existe aucun doute quant à la personnalité des deux rivaux : Henri est décrit comme chevaleresque et généreux alors que Pierre est un tyran, un meurtrier, un mauvais chrétien qui cherche l'alliance des souverains musulmans et un blasphémateur adepte de la magie²¹. Condamnée comme hérétique par le pape Jean XXII (1326), la magie est progressivement stigmatisée au cours du xiv^e siècle²². Montrer le Cruel se livrer à cette forme d'art aux connotations hérétiques achève d'en faire un ennemi de la chrétienté. Qui plus est, juste avant le combat ultime, Henri de Trastamare invective son ennemi en lui révélant un secret jusqu'alors bien gardé : *Pietre, [...] ne sui ge ne bastart ne questron ; / Mais tu fus engendrés d'un Juïfs, ce dit on, / Et fus changié ou bers, a ta maleïson, / Et pour tant ne dois pas tenir la region*²³.

Cuvelier nous raconte qu'Henri apprit la vérité sur l'origine de son frère et sur la sienne lorsqu'après le meurtre de la reine, un vieux juif illuminé par la grâce divine se convertit et révéla au Trastamare qu'il n'était pas un bâtard, mais l'héritier légitime de la couronne. À l'inverse, Pierre aurait été un enfant juif échangé dès le berceau contre la fille du roi Alphonse XI, son prédécesseur²⁴. Le thème des changelins, à peine euphémisé, évoque l'idée que le judaïsme se transmet par le sang²⁵. Le lecteur doit en effet comprendre que si Pierre se comporte en ennemi du christianisme, c'est parce qu'il est lui-même un infidèle²⁶. Henri continue sa harangue en accusant Pierre d'avoir renoncé au christianisme dans le

amis des infidèles ne date toutefois pas de Pierre le Cruel, puisque l'on trouve déjà cette idée chez Pierre Dubois (env. 1307) à propos de Sanche IV : PIERRE DUBOIS, *De la reconquête de la Terre sainte et De l'abrègement des guerres et procès du royaume des Francs*, éd. et trad. M. SÁGHY, A. LÉONAS, P.A. FORCADET, Paris, 2019, p. 220–221.

21. CUVELIER, *Chanson*, p. 211–212, v. 10592–10629.

22. *Penser avec les démons : démonologies et démonologies (xiii^e–xvii^e siècles)*, éd. M. OSTORERO, J. VÉRONÈSE, Florence, 2015 ; M. OSTORERO, Introduction : La répression de la sorcellerie aux marges du royaume de France à la fin du Moyen Âge, *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, t. 22, 2011, p. 211–215.

23. CUVELIER, *Chanson*, p. 336, v. 17074–17085 ; et la suite de la harangue, p. 336–337, v. 17087–17102.

24. *Ibid.*, p. 160–161., v. 7962–8014. Une version divergente (PARIS, Bibliothèque nationale de France [= BnF], fr. 850, cité par J.C. FAUCON, *La Chanson de Bertrand du Guesclin de Cuvelier*, t. 2, Toulouse, 1991, p. 280) fait de Pierre le fils du roi Alphonse et d'une maîtresse juive convertie au christianisme.

25. J.M. DOULET, *Quand les démons enlevaient les enfants. Les changelins : étude d'une figure mythique*, Paris, 2003.

26. LASSABATÈRE, *Du Guesclin*, p. 256–260, qui mentionne d'autres textes français où la supposée origine juive de Pierre apparaît : *Chronique des quatre premiers Valois*, p. 168 ; *Chronique dite de Jean de Venette*, p. 316–317 ; et JEAN FROISSART, *Chronique*, t. 7, p. 269 et *passim*. Sur le contexte, J.C. FAUCON,

but d'obtenir le soutien de ses alliés maures : *Et puis as tu voulu aux paiens acorder, / A Jhesus renoier et Mahon aourer, / Pour Sarrazins felons faire deça passer, / Pour la crestienté essilier et grever*²⁷.

L'apostasie est l'un des crimes les plus graves au regard du droit canon. Ceux qui s'en rendent coupables sont mis quasiment sur le même plan que les hérétiques, c'est-à-dire que l'usage de la violence à leur encontre est considéré comme légitime²⁸. Juif baptisé menaçant d'apostasier, assassin et incroyant, tyran haï de son peuple, Pierre est, pour Cuvelier, indigne de porter la couronne. La magnificence dont il s'entoure, notamment son cheval arabe et sa table d'or ornée d'une escarabouche, ne fait que le rapprocher d'un roi sarrasin de chansons de geste²⁹. L'affaire semble entendue : pour blanchir du Guesclin d'avoir collaboré à un régicide doublé d'un fratricide, il faut noircir Pierre de Castille, au point d'en faire un monarque illégitime. Nos auteurs suivent naturellement la « propagande » répandue par les partisans du Trastamare³⁰. Qui plus est, l'expédition espagnole étant une croisade, il est nécessaire de présenter l'adversaire des Français comme un ennemi de la foi et un tyran. Un point de vue qui semble partagé par le pape Urbain V, si l'on en croit le commentaire laissé par Aymeric de Peyrat, abbé de Moissac (m. 1406), dans sa *Vita Urbani V*³¹. La sinistre réputation du Cruel va au-delà des courtisans de Charles V³². En France, le royaume multiculturel du roi Pierre est vu comme une terre de trahison et de duplicité, où la vraie Chrétienté paraît bien faible. La Castille s'ajoute à la liste de pays lointains à la réputation sulfureuse, occasionnellement convoqués par des auteurs ayant à justifier un tyrannicide.

La Chanson de Bertrand du Guesclin de Cuvelier, t. 3, Toulouse, 1991, p. 122–125 ; D. NIRENBERG, *Anti-Judaism. The Western Tradition*, New York-Londres, 2013, p. 183–216.

27. CUVELIER, *Chanson*, p. 337, v. 17097–17100. L'apostasie de Pierre est mise en scène p. 303, v. 1354–15360.

28. B.Z. KEDAR, *Crusade and mission. European approaches toward the Muslims*, Princeton, 1984.

29. LASSABATÈRE, *Du Guesclin*, p. 267–268.

30. *Ibid.*, p. 256–264 ; ESTOW, *Pedro the Cruel* p. 155–179.

31. AYMERIC DE PEYRAT, *Sexta Vita Urbani V, Vitae paparum Avenionensium*, éd. É. BALUZE, G. MOLLAT, t. 1, Paris, 1914, p. 411–412 ; GRAETZ, *Geschichte der Juden*, p. 374. Voir aussi *Prima vita Urbani V, Vitae paparum Avenionensium*, p. 370. PERO LOPEZ DE AYALA, *Crónica*, p. 185, précise qu'Henri de Trastamare était soutenu par Urbain V. Plusieurs lettres du même pape datées de 1365–1368 qualifient toutefois Pierre de Castille de *Carissimo in Christo filio* : *Lettres secrètes et curiales du pape Urbain V se rapportant à la France, 1362–1370*, éd. P. LE CACHEUX, Paris, 1954, p. 280, 459, n^{os} 1643, 2635.

32. La mort de Pierre de Castille est racontée, de manière neutre, dans la *Chronique occitane du Petit Thalamus*, MONTPELLIER, Archives municipales, AA9, fol. 125r–v [éd. et trad. en ligne : <http://thalamus.huma-num.fr/annales-occitanes/annee-1368.html>].

2. L'internationale des traîtres

Le 23 novembre 1407, le duc Louis d'Orléans est assassiné sur l'ordre du duc de Bourgogne Jean sans Peur, à qui la victime disputait le pouvoir auprès du roi Charles VI. En mars 1408, Jean Petit, maître en théologie, est chargé de lire la *Justification du duc de Bourgogne* devant la cour et le roi. Le propos est connu : Louis d'Orléans était un tyran et en l'éliminant Jean de Bourgogne n'a pas commis un assassinat, mais un tyrannicide. L'état de santé de Charles VI est avancé comme une preuve des machinations auxquelles se serait livré son frère cadet Louis. Depuis 1392, le monarque souffre d'une grave maladie mentale que médecins, théologiens et magiciens ne parviennent pas à soigner. Les rumeurs d'ensorcellement ou d'empoisonnement vont bon train³³.

Jean Petit et ses commanditaires expliquent qu'en utilisant le poison et la sorcellerie, Louis aurait tenté de faire disparaître son royal aîné pour hériter de la couronne. Il serait donc coupable de lèse-majesté divine et humaine, de trahison et de tyrannie, au sens de volonté d'usurper le pouvoir³⁴. Le duc n'aurait pas agi seul : tout un réseau le lierait à Gian Galeazzo Visconti, duc de Milan, et à Henri de Lancastre, devenu le roi Henri IV d'Angleterre en 1399. Les ramifications du complot s'étendraient jusqu'à Chypre, formant une toile qui sera amplifiée dans deux œuvres pro-bourguignonnes plus tardives, la *Geste des ducs de Bourgogne* (deuxième décennie du xv^e siècle)³⁵ et le *Livre des trahisons de France envers la maison de Bourgogne* (après 1467)³⁶.

33. Par ex. [MICHEL PINTOIN, dit] LE RELIGIEUX DE SAINT-DENIS, *Chronique*, éd. L. BELLAGUET, t. 3, Paris, 1841, p. 114–117 ; voir aussi S. FARGETTE, Rumeurs, propagande et opinion publique au temps de la guerre civile (1407–1420), *Le Moyen Âge*, t. 113, 2007, p. 309–334 ; A. COVILLE, *Jean Petit. La question du tyrannicide au commencement du xv^e siècle*, Paris, 1932 ; F. COLLARD, *Veneficiis vel maleficiis. Réflexion sur les relations entre le crime de poison et la sorcellerie dans l'Occident médiéval*, *Le Moyen Âge*, t. 109, 2003, p. 7–59. Sur le contexte, B. SCHNERB, *Jean sans Peur. Le prince meurtrier*, Paris, 2005 ; F. AUTRAND, *Charles VI*, Paris, 1986 ; B. GUENÉE, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans, 23 novembre 1407*, Paris, 1992 ; Id., *La Folie de Charles VI, Roi Bien-Aimé*, Paris, 2004 ; J. VEENSTRA, *Magic and Divination at the Courts of Burgundy and France. Text and Context of Laurent Pignon's Contre les Devineurs (1411)*, Leyde, 1997. Sur la guerre de « propagande » entre Armagnacs et Bourguignons : V. VEJRYCHOVÁ, Hétérodoxie, etnická odlišnost a zobrazení nepřítelů ve francouzských a burgundských pramenech 15. Století, *Kacíři, barbari, nepřátelé. Odlišnost a stereotypy v pozdním středověku*, éd. V. BAŽANT, V. VEJRYCHOVÁ, Prague, 2016, p. 85–114 ; C.C. WILLARD, The Manuscripts of Jean Petit's *Justification* : some Burgundian Propaganda Methods of the Early Fifteenth Century, *Studi francesi*, t. 13, 1969, p. 271–280 ; E.J. HUTCHISON, Winning Hearts and Minds in Early Fifteenth-Century France : Burgundian Propaganda in Perspective, *French Historical Studies*, t. 35, 2012, p. 3–30.

34. GUENÉE, *Un meurtre*, p. 189–199 ; J. CHIFFOLEAU, Sur le crime de majesté médiéval, *Genèse de l'État moderne en Méditerranée. Approches historique et anthropologique des pratiques et des représentations. Actes des tables rondes internationales tenues à Paris (24–26 septembre 1987 et 18–19 mars 1988)*, éd. J.P. GENET, Rome, 1993, p. 183–213.

35. *Geste des ducs de Bourgogne*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, *Chroniques relatives à l'histoire de la Belgique*, t. 2, Bruxelles, 1873, p. 259–572.

36. *Livre des trahisons de France envers la maison de Bourgogne*, *Ibid.*, p. 1–258.

Le texte de la *Justification du duc de Bourgogne* a été recopié par le chroniqueur d'obédience bourguignonne Enguerrand de Monstrelet et résumé par l'historiographe royal Michel Pintoin, dit le Religieux de Saint-Denis³⁷. Il existe encore quelques versions restées manuscrites et considérées comme proches de l'originale, notamment celle du ms. fr. 5733 de la Bibliothèque nationale de France. Dans sa « mineure », Jean Petit énumère plusieurs exemples à même de prouver le caractère tyrannique de Louis d'Orléans : notamment le recours à la magie noire ou le fait de favoriser le schisme pour obtenir l'aide du pape avignonnais Benoît XIII. L'on apprend aussi que le duc jouit de la complicité de son beau-père, Gian Galeazzo Visconti, qui souhaiterait placer sa fille Valentine sur le trône de France³⁸.

Composée quelques années plus tard, la *Geste des ducs de Bourgogne* utilise le canevas posé par Jean Petit tout en faisant du duc de Milan l'instigateur principal du complot. Gian Galeazzo aurait corrompu le jeune duc d'Orléans par l'intermédiaire de sa fille³⁹. L'on retrouve, comme chez le chroniqueur savoyard Jean Servion, l'idée qu'un prince peut être détourné du bien par une femme, étrangère de surcroît. Alors que Servion fait une juive de la maîtresse de Pierre de Castille, l'Italienne Valentine Visconti est, par son origine, potentiellement suspecte. Dans la France de la fin du Moyen Âge, l'Italie est fréquemment associée au poison, à la trahison et à la tyrannie⁴⁰. Et s'il est une famille qui réunit tous ces stéréotypes, ce sont les Visconti. Sous le pontificat de Jean XXII, Matteo I^{er} Visconti et ses fils ont été accusés de tyrannie, mais aussi d'hérésie, d'idolâtrie, de débauche, de magie et de blasphème⁴¹. Une croisade a été lancée contre Milan en 1321. La fortune des armes mit toutefois un terme aux menées pontificales et les mêmes Visconti finirent par retrouver les grâces du Saint-Siège... jusqu'à ce qu'en 1363 puis en 1368 Bernabò Visconti, l'oncle de Gian Galeazzo, ne soit à son tour menacé par une croisade « antihérétique »⁴². Sur le plan littéraire, l'association de cette famille à la tyrannie se retrouve chez Coluccio Salutati, dont le *De tyranno* (1400) vise Gian Galeazzo. Les liens personnels de Jean sans

37. [MICHEL PINTOIN], *Chronique*, t. 3, p. 754–765 ; ENGUERRAN DE MONSTRELET, *Chronique*, éd. L. DOUËT D'ARCO, t. 1, Paris, 1857, p. 177–242.

38. JEAN PETIT, *Discours pour la justification de Jean sans Peur, duc de Bourgogne*, PARIS, BnF, fr. 5733, fol. 62v–63r.

39. *Geste des ducs de Bourgogne*, p. 261–262, v. 61–83.

40. Par exemple, *Le liore des fais du bon messire Jehan le Meingre dit Boucicquaut*, éd. D. LALANDE, Genève, 1985, p. 177–180, 314, 370, 383 ; [MICHEL PINTOIN], *Chronique*, t. 3, p. 130–131 ; PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Songe*, t. 1, p. 276–280. Voir F. COLLARD, *Le crime de poison au Moyen Âge*, Paris, 2003, p. 117–124 ; P. GILLI, *Politiques italiennes, le regard français, Médiévoles*, t. 19, 1990, p. 109–123.

41. S. PARENT, *Le pape et les rebelles. Trois procès pour rébellion et hérésie au temps de Jean XXII (Marche d'Ancone, Romagne, Lombardie)*, Rome, 2019, p. 31–45.

42. HOUSLEY, *The Later crusades*, p. 245–246. Le seigneur de Milan est qualifié de *tyrannum crude-lissimum* par AYMERIC DE PEYRAT, *Sexta Vita Urbani V*, p. 406.

Peur avec certains lettrés italiens politiquement opposés aux Visconti peuvent expliquer que les stéréotypes attachés à ce nom apparaissent dans la *Justification*⁴³. Toutefois, au tournant du xv^e siècle, les maîtres de Milan avaient une réputation sulfureuse chez bien des auteurs français.

L'on retrouve les Visconti lorsque Jean Froissart décrit l'expédition française qui mena à la défaite de Nicopolis (1396). Pour le chroniqueur hennuyer, Gian Galeazzo aurait averti le sultan Bajazet I^{er} de l'avancée des troupes chrétiennes, ceci afin de venger sa fille, accusée par la rumeur d'avoir voulu empoisonner le roi et le dauphin afin que son mari hérite du trône⁴⁴. D'après Michel Pintoin, ces rumeurs que « rien ne [...] semble justifier » reposent uniquement sur le fait « que, dans la Lombardie, qui était la patrie de la duchesse, on faisait plus qu'en tout autre pays usage de poisons et de sortilèges⁴⁵. » La proximité entre les Visconti et les infidèles est soulignée d'un ton relativement neutre par le même auteur, lorsqu'il brosse le portrait de Gian Galeazzo : « Jaloux de répandre au loin sa renommée, il avait établi avec les infidèles mêmes des relations si intimes que les messagers qui étaient envoyés de part ou d'autre étaient toujours reçus très gracieusement et que, malgré la différence du culte, ils se comblaient à l'envi de présents⁴⁶. »

D'autres extraits du portrait du duc de Milan par Pintoin font apparaître des traits typiques de la tyrannie. Après avoir capturé et empoisonné son oncle Bernabò, Gian Galeazzo se serait entouré de mercenaires étrangers par crainte d'une révolte populaire⁴⁷. À l'instar du Cruel, il vivrait entouré d'un luxe quelque peu exotique, passant notamment par des animaux de compagnie très particuliers : « Ce n'était pas avec des meutes de chiens [...], c'était avec des léopards et d'autres bêtes apprivoisées qu'il chassait⁴⁸. » Lorsque le chroniqueur et héraut d'armes Gilles le Bouvier raconte l'expulsion des Français de Gênes (1409), il rapporte que Giovanni Maria, le fils de Gian Galeazzo, se serait fait vassal de la couronne de France avant de s'emparer des Français laissés en poste

43. WILLARD, *Manuscripts*, p. 272–273 ; P. GILLI, *Collucio Salutati*, chancelier de Florence, et la France, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 55/3, 1993, p. 479–501.

44. JEAN FROISSART, *Chronique*, t. 15, p. 251–262 ; P. DURRIEU, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, lieutenant et procureur général du diable ès parties d'Occident, *Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. 24/2, 1887, p. 209–218 ; A. MARCHANDISSE, Milan, les Visconti, l'union de Valentine et de Louis d'Orléans, vus par Froissart et par les auteurs contemporains, *Autour du xv^e siècle. Journée d'étude en l'honneur d'Alberto Varvaro*, éd. P. MORENO, G. PALUMBO, Liège, 2008, p. 93–116 ; T. ADAMS, Valentina Visconti, Charles VI, and the Politics of Witchcraft, *Parergon*, t. 30/2, 2013, p. 11–32.

45. [MICHEL PINTOIN], *Chronique*, éd. L. BELLAGUET, t. 2, Paris, 1840, p. 89.

46. *Ibid.*, t. 3, p. 134–135.

47. *Ibid.*, p. 130–133.

48. *Ibid.*, p. 132–133. Sur l'image classique et médiévale du tyran, M. TURCHETTI, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, 2001 ; G. KLANICZAY, Representations of the Evil Ruler in the Middle Ages, *European Monarchy, its Evolution and Practice from Roman Antiquity to Modern Times*, éd. H. DUCHHARDT, R.A. JACKSON, Stuttgart, 1992, p. 69–79 ; G. MICKONAITE, *Making a Great Ruler. Grand Duke Vytautas of Lithuania*, Budapest, 2006, p. 255–256.

dans sa cité⁴⁹. Non content de sa trahison, Giovanni Maria Visconti aurait infligé à ses prisonniers un supplice abominable : *le duc de Milan et ceulx de la ville se rebelerent contre le Roy, et lui estoient demourez aucuns François pour eulx esbatre en la ville, lesquieulx ledit duc de Milan fist prandre et les fist menger a ses chiens*⁵⁰. Un trait de cruauté qui n'est pas sans rappeler les tortures que Pierre de Castille rêve d'infliger à son ennemi du Guesclin, dans le poème de Cuvelier⁵¹. Bien que la Lombardie se situe au cœur de l'Europe catholique, les Visconti revêtent un aspect « oriental » chez beaucoup d'auteurs français, du fait que les *topoi* concernant les infidèles se trouvent plaqués sur cette dynastie. En cela, les maîtres de Milan rejoignent d'autres hommes forts de la Péninsule, comme le roi Ladislas de Naples ou le *condottiere* Facino Cane⁵².

Du point de vue de l'art oratoire, il est habile de lier la prétendue trahison de Louis d'Orléans avec la famille de son épouse, laquelle par son seul nom incarne pour bien des lettrés français les vices et les splendeurs associés à la tyrannie italienne. Dans le schéma narratif imposé par Jean Petit et ses continuateurs, les Visconti jouent le même rôle que les amis juifs et musulmans de Pierre le Cruel. L'auteur de la *Justification du duc de Bourgogne* cite également l'alliance de Louis d'Orléans avec un autre prince à la réputation suspecte, Henri de Lancastre. Celui-ci est devenu en 1399 Henri IV d'Angleterre, après avoir renversé Richard II, ami de la France et époux de la fille de Charles VI. En détrônant Richard, c'est la trêve entre la France et l'Angleterre qu'Henri de Lancastre a mise en péril. De ce fait, plusieurs auteurs français qualifient le nouveau roi anglais d'usurpateur et de tyran⁵³. Bien que les relations entre les deux hommes se soient largement détériorées après le couronnement du Lancastre, Jean Petit rappelle une alliance passée quelques années auparavant entre Louis d'Orléans et le futur Henri IV, par laquelle les deux princes auraient promis de s'entraider pour prendre le pouvoir dans leurs pays respectifs⁵⁴.

C'est donc un complot international tentaculaire qui, sous la plume de Jean Petit et de ceux qui s'en inspirent, menace la couronne de France. Si l'on ajoute que Louis d'Orléans se serait rendu coupable d'hérésie pour

49. GILLES LE BERRY, DIT LE HÉRAUT BERRY, *Les Chroniques du roi Charles VII*, éd. H. COURTEAULT, L. CÉLIER, M.H. JULLIEN DE POMMEROL, Paris, 1979, p. 37–38.

50. *Ibid.*, p. 38.

51. CUVELIER, *Chanson*, p. 204, v. 10219–10227 ; LABBÉ, *Un ennemi de l'intérieur*, p. 101–124.

52. *Le livre des fais*, p. 383 ; [MICHEL PINTOIN], *Chronique*, éd. L. BELLAGUET, t. 5, Paris, 1844, p. 93.

53. *Ibid.*, t. 2, p. 702–745 ; t. 4, Paris, 1842, p. 321 ; JEAN DE MONTREUIL, *À toute la chevalerie*, Id., *Opera*, éd. N. PONS-GRÉVY, E. ORNATO, G. OUY, t. 2, Turin, 1975, p. 106 ; Id., *Traité contre les Anglais* (étape 1), *Ibid.*, p. 208.

54. JEAN PETIT, *Justification*, fol. 69r–71v. ENGUERRAND DE MONSTRELET, *Chronique*, t. 1, p. 54–55, rapporte toutefois que Louis d'Orléans dénonça cette alliance après qu'Henri de Lancastre eut usurpé le trône d'Angleterre.

avoir favorisé le schisme en soutenant le pape d'Avignon contre une promesse de couronnement⁵⁵, nous nous trouvons face au schéma devenu classique du complot hérétique : un faux pape schismatique, un tyran italien, un usurpateur anglais, un traître français. Ce dernier serait ainsi coupable de double lèse-majesté, divine pour avoir côtoyé l'hérésie, la magie et le schisme, et humaine pour avoir conspiré la mort du roi avec l'aide de princes étrangers et de lugubres auxiliaires anonymes⁵⁶. Le lien de ce complot avec le monde des croisades apparaît lorsque Jean Petit cite le nom de l'intermédiaire assurant la liaison entre Gian Galeazzo Visconti et Louis d'Orléans : Philippe de Mézières.

3. Philippe de Mézières et la connexion chypriote

Rien de plus étonnant a priori que de voir ce personnage figurer au centre d'une conspiration sentant la lèse-majesté et l'hérésie. Philippe de Mézières, mort en 1405, était de son vivant une figure du mouvement littéraire français et un infatigable activiste de la croisade⁵⁷. Ayant décidé de consacrer sa vie à la récupération des lieux saints, alors détenus par les Mamelouks d'Égypte, le jeune Philippe devient le chancelier du roi de Chypre Pierre I^{er} de Lusignan, qui semble partager au moins une partie de ses idéaux. Aux yeux de bien des commentateurs européens, le roi de Chypre s'est couvert de gloire pour avoir capturé Alexandrie en octobre 1365, bien que le retrait de ses troupes l'ait obligé à lâcher prise. Quelques années plus tard, en 1369, il est assassiné par des barons rebelles. Le chancelier Philippe apprend la nouvelle lorsqu'il se trouve à Venise puis il se rend à la cour de France, où il devient conseiller de Charles V.

À Paris, Philippe commence son activité littéraire. En 1380, il se retire au couvent des Célestins mais continue de fréquenter certains personnages de la cour, parmi lesquels Louis d'Orléans. L'amitié entre les deux hommes a pu servir à Jean Petit pour faire de Mézières le pivot du complot visant à assassiner le roi de France. Pourtant, rien dans les œuvres de celui qui se surnomme le Vieux Solitaire n'a été suspecté d'hérésie. Toute son énergie est tournée vers la réforme de la chrétienté, la moralisation

55. JEAN PETIT, *Justification*, fol. 74v-75v. Le fait de favoriser le schisme est assimilé à de l'hérésie dans la majeure du discours : *Ibid.*, fol. 54v.

56. Dans sa majeure, Jean Petit affirme qu'utiliser la sorcellerie pour faire mourir le roi constitue un double crime de lèse-majesté : humaine (visant le roi) et divine (visant Dieu) : *Ibid.*, fol. 49v-50r. Cette position est appliquée au cas de Louis d'Orléans dans la mineure : *Ibid.*, fol. 58r-62v, 64v-65r.

57. *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, éd. R. BLUMENFELD-KOSINSKI, K. PETKOV, Leyde-Boston 2012 ; *Philippe de Mézières et l'Europe. Nouvelle histoire, nouveaux espaces, nouveaux langages*, éd. J. BLANCHARD, R. BLUMENFELD-KOSINSKI, Genève, 2017 ; P. CONTAMINE, *L'Ordre de la Passion de Jésus-Christ de Philippe de Mézières. Une utopie de chevalier, Élités et ordres militaires au Moyen Âge. Rencontre autour d'Alain Demurger*, éd. D. CARRAZ, P. JOSSEAND, L.F. OLIVEIRA, Genève, 2015, p. 125-134.

de la chevalerie, la paix entre la France et l'Angleterre et l'organisation de la croisade. Fidèle à la tradition littéraire française, Mézières loue les chevaliers soucieux de combattre les hérétiques et les tyrans, au rang desquels il place un Pierre le Cruel qui serait manipulé par *la maudicte juiserie*⁵⁸. Face aux périls entourant la chrétienté, le roi de France est le protecteur naturel de l'Église⁵⁹. Nous touchons ici à un point important du discours sur les pays des marges : l'hérésie, pire menace qui puisse planer sur la chrétienté, est fréquemment pensée comme un complot venant de l'étranger. Le centre, en l'occurrence le royaume de France, étant perçu comme originellement pur, le danger ne peut venir que de la périphérie, et surtout des régions au contact des mondes infidèles ou schismatiques⁶⁰.

Rien d'étonnant alors de voir un représentant de ces zones frontières chargées d'ambiguïtés au cœur du complot imaginé par Jean Petit. Car à la lecture de notre corpus se dégage l'impression que c'est la carrière orientale de Philippe de Mézières qui lui a valu de figurer sur la liste des traîtres entourant Louis d'Orléans. Chez Jean Petit, le Vieux Solitaire a en effet les traits d'*ung faulx ypocrite nomme Phelippe de Mesieres chevalier qui estoit le propre ministre de faux traizons. Car il fu chancelier du Roy de Cypre le quel il tray faussement et mauvaisement*⁶¹. La *Geste des ducs de Bourgogne* et le *Livre des trahisons de France* reprennent le récit de Jean Petit quant au rôle prétendument joué par Philippe de Mézières et développent son parcours chypriote. Mézières, identifié comme un proche du roi de Chypre (la *Geste* en fait précisément son chancelier⁶²), aurait été engagé par un frère du roi pour égorger celui-ci :

En ce temps estoit venus ou pays de Lombardie ung nommé Philippe de Masières, le quel ou temps passé avoit seroy le roy de Chippre, et tellement avoit esté privé de luy que par marchiet fait à ung sien frère, le quel désiroit avoir le royaume, il coppa la gorge au dit roy en son lit, et ce pour finance qu'il en eult à son dit frère, au moyen de quoy le traytre se partist de

58. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Songe*, t. 1, p. 448–449 ; Id., *Oratio tragedica*, éd. J. BLANCHARD, A. CALVET, Genève, 2019, p. 2–5.

59. Id., *Songe du Viel Pelerin*, éd. J. BLANCHARD, t. 2, Genève, 2015, p. 1017–1018. L'on rapprochera cette idée de Pierre Dubois, qui fait du roi de France le guide naturel de la chrétienté (*De la reconquête*, p. 260–267 et *passim*), ou de Georges Chastelain, pour qui la France s'est construite en luttant contre la tyrannie, l'hérésie et la superstition : *Chronique des ducs de Bourgogne*, Id., *Œuvres*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 1, Bruxelles, 1863, p. 7.

60. M. ZERNER, Du court moment où on appela les hérétiques des « bougres ». Et quelques déductions, *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 32, 1989, p. 305–324 ; E. BOZOKY, Les cathares comme étrangers. Origines, contacts, exil, *L'étranger au Moyen Âge. Actes du 30^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Göttingen, 1999*, Paris, 2000, p. 107–118.

61. JEAN PETIT, *Justification*, fol. 63v–64r. Sur cette affaire, COVILLE, *Jean Petit*, p. 305–311 ; M. NEJEDLÝ, *Středověký mýtus o Meluzině a rodová pověst Lucemburků*, Prague, 2014, p. 335 ; VEENSTRA, *Magic and Divination*, p. 63–64 ; K. BOURASSA, The Memory of Philippe de Mézières in *Songe du Viel Pelerin Manuscripts, French Studies*, t. 73/2, 2019, p. 187–191.

62. *Geste des ducs de Bourgogne*, p. 262, v. 84–95.

*Chypre et s'en vint en Lombardie, et de fait fu receus du dit duc de Mellan pour le servir*⁶³.

Dans nos textes bourguignons, Mézières est une âme damnée que l'on trouve derrière plusieurs crimes politiques de la fin du *xiv*^e siècle. Après avoir égorgé le roi de Chypre, il aurait participé à l'assassinat de Bernabò Visconti pour le compte de Gian Galeazzo, puis il serait parvenu à corrompre Louis d'Orléans⁶⁴. Enfin, il aurait joué un rôle central dans les rites de magie noire visant à faire mourir Charles VI⁶⁵. Il y a lieu de penser que l'auteur de la *Geste*, suivi par celui du *Livre des trahisons*, ait identifié Mézières avec le chevalier anonyme qui, dans le pamphlet de Jean Petit, aurait été engagé par Louis d'Orléans pour se livrer à la sorcellerie aux côtés d'un moine apostat⁶⁶.

Rien, pourtant, ne permet de dire que Mézières ait trempé dans ces complots. À l'inverse, il a quitté Chypre à la mort de son protecteur et ne cesse de flétrir les assassins de celui-ci. Par une sorte d'ironie, le Vieux Solitaire a participé à créer le stéréotype de Chypre comme terre de trahison, un stéréotype dont il sera la victime posthume⁶⁷. L'histoire de Pierre I^{er} de Lusignan est narrée dans plusieurs de ses œuvres, notamment *Le Songe du Vieil Pèlerin* et *l'Oratio tragedica*, probablement composées en parallèle l'une de l'autre (v. 1389). Dans cette dernière, Chypre est décrite comme un pays dont l'élite politico-militaire est catholique, mais la population formée de catholiques, de « schismatiques » (c'est-à-dire des chrétiens orthodoxes) et de « catholiques circoncis et renégats »⁶⁸. Néanmoins, ni ces catholiques convertis à l'islam ni les Grecs orthodoxes ne sont pointés du doigt en ce qui concerne le meurtre du roi. Parmi les assassins de ce dernier, l'on trouve deux de ses frères, dont l'un, Jacques I^{er}, régnerait désormais à Chypre « de manière tyrannique [...] »

63. Livre des trahisons, p. 2.

64. JEAN PETIT, *Justification*, fol. 64r-v ; *Geste des ducs de Bourgogne*, p. 262, v. 100-102 ; Livre des trahisons, p. 2-3. Le portrait de Gian Galeazzo par Mézières se veut neutre, en particulier ce qui concerne l'élimination de Bernabò Visconti : *mainte gent diversement parlerent, les uns blamant et reprochant la maniere [...] et les autres Dieu en loerent, Songe*, t. 1, p. 280.

65. *Geste des ducs de Bourgogne*, p. 271, v. 392-406 ; Livre des trahisons, p. 3-7.

66. JEAN PETIT, *Justification*, fol. 58r-62v.

67. Sur la place de Chypre dans l'œuvre de Mézières, K. BROWNLEE, *The Figure of Peter I and the Status of Cyprus in Le songe du vieil pelerin. Crusade Ideology, Salvation History, and Authorial Self-Representation, Philippe de Mézières and his Age*, p. 165-188 ; P. EDBURY, *Machaut, Mézières, Makhairis and Amadi : Constructing the Reign of Peter I (1359-1369)*, *Ibid.*, p. 349-358 ; A. NICOLAOU-KONNARI, *Apologists or Critics ? The Reign of Peter I of Lusignan (1359-1369) Viewed by Philippe de Mézières (1327-1405) and Leontios Makhairas (ca. 1360/80-after 1432)*, *Ibid.*, p. 359-401.

68. *Catholicos circumcisos et renegatos : PHILIPPE DE MÉZIÈRES, Oratio tragedica*, p. 456-457. Sur la cohabitation religieuse à Chypre, N. COUREAS, *One Faith but Several Rites : The Application of Canon 9 Lateran IV on Cyprus (1215-1570) and the Wider Mediterranean Context, Sredniowiecze i Wczesna Epoka Nowożytna, Wymiar Religijny, Kulturalny i Speleczny*, éd. D. QUIRINI-POPŁAWSKA, Ł. BURKIEWICZ, Cracovie, 2016, p. 95-109 ; T. DEVANEY, *Spectacle, Community and Holy War in Fourteenth-Century Cyprus, Medieval Encounters*, t. 19, 2013, p. 300-341.

sans que les princes et les rois catholiques y trouvent à redire »⁶⁹. L'auteur ne fait aucune allusion à une quelconque aide ou incitation venue de l'étranger. L'assassinat du roi est décrit comme un crime de palais, dont les seuls acteurs sont les familiers du monarque⁷⁰. Selon Mézières, les conjurés voulaient profiter de leurs richesses sans avoir à suivre le roi dans ses rêves de croisade⁷¹. C'est pour cette raison futile que Pierre de Lusignan aurait été éliminé :

« Voici que, de même que le pommier produit des pommes, de même cette engeance de cet illustre roi, ses deux frères et tous les barons du royaume allèrent se concerter en secret en vue de le prendre par trahison et de le tuer, comme Jésus. En conclusion lamentable, sans respect pour l'Éternel, cet illustre roi Pierre, le poing de l'Église, le seul, tenu dans l'ignorance, vivant tranquillement dans son royaume, dans son propre palais, ces méchants destructeurs de la religion, ces traîtres extraordinaires ont porté leurs mains sanglantes sur lui⁷². »

Au-delà de la personne du roi, c'est toute la chrétienté qui a été frappée. Mézières ajoute que la vengeance divine frappera les descendants des meurtriers et de tous les Chypriotes, collectivement punis pour avoir fait couler le sang du très « chrétien » Pierre de Lusignan :

« En punition d'une si énorme cruauté, ce sang retomba sur les traîtres et leur descendance pour la destruction, la perte de ce splendide royaume catholique jadis abri le plus sûr, apothicairerie servant à renforcer, à consoler tous les chrétiens d'outre-mer durant la guerre et les pèlerins au cours de leur voyage⁷³. »

Ce thème est développé dans le *Songe du Vieil Pèlerin*, où Mézières renomme Chypre en *Achelmedach*, c'est-à-dire « terre de sang » selon Mat. 27, 8. Les malheurs de l'île, pillée par les Génois et menacée par les Mamelouks, seraient la conséquence directe du meurtre de Pierre I^{er}⁷⁴. L'indignation concernant la chute de ce personnage est partagée par d'autres auteurs, dont Cuvelier et Guillaume de Machaut⁷⁵. Dans la

69. [...] *tirannice regalem dignitatem nemine principum et regum catholicorum contradicente sibi usurpat*. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Oratio tragedica*, p. 462.

70. Ce qui tranche par rapport à la version de Jean Froissart. DE MEDEIROS, *Hommes, terres et histoire*, p. 216–217.

71. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Oratio tragedica*, p. 460–462.

72. *Ibid.*, p. 461–462.

73. *Ibid.*, p. 462. Pour les références bibliques, voir les commentaires des éditeurs *loc. cit.*

74. *Id.*, *Songe*, t. 1, p. 302–313.

75. CUVELIER, *Chanson*, p. 169, v. 8421–8436 ; Vita Prima Urbani V, *Vitae paparum Avenionensium*, p. 371 ; la *Chronique occitane du Petit Thalamus*, fol. 125r, et surtout GUILLAUME DE MACHAUT, *La prise d'Alexandrie*, éd. S. HARDY, Thèse de doctorat, Université d'Orléans, 2011, p. 233–257, v. 7953–8830, lequel rapporte une rumeur voulant que la mère du roi aurait elle-même participé au complot (p. 240, v. 8211–8214). Machaut attribue par ailleurs à Pierre de Lusignan un crime envers une jeune veuve, ce qui signifie que pour cet auteur au moins le roi de Chypre avait aussi des parts d'ombre (*Ibid.*, p. 245–248, v. 8379–8490).

tradition historiographique française, l'assassinat de Pierre de Lusignan, héros de la guerre contre les Sarrasins, marque le moment où l'image du royaume insulaire bascule : de poste avancé de la croisade, Chypre devient terre de trahison et de tyrannie.

L'ambiguïté attachée à l'île revient sous la plume du chroniqueur bourguignon Georges Chastelain qui commente l'éviction en 1460 de l'un des prétendants à la couronne chypriote, Louis de Savoie, époux de la reine Charlotte, face à Jacques II, demi-frère de celle-ci, bâtard et ecclésiastique détroqué, couronné avec l'aide du sultan d'Égypte⁷⁶. Une fois en France, Charlotte demande de l'aide afin d'éviter que par la *tyrannie* du *bastard* Jacques et de ses alliés égyptiens, son royaume ne passe à la foi musulmane⁷⁷. Chypre fait une nouvelle apparition lorsque Chastelain décrit le duc Louis I^{er} de Savoie, qui serait en quelque sorte victime des ambitions orientales poursuivies par sa famille. En effet, ce prince aurait abandonné tout le pouvoir à ses courtisans chypriotes et se laisserait entièrement mener par des *femmes du subtil art* venues de la lointaine île⁷⁸. Celles-ci rejoignent Valentine Visconti et la maîtresse de Pierre de Castille parmi les dangereuses séductrices étrangères :

*Ce duc de Savoye [...] se monstra de povre effet en tout, et s'affémina avec ces Cypriennes, femmes du subtil art, qui l'endormirent ; et autretel faisoient les hommes de celle nation, en qui mains il gisoit tout. Estoit toutes voies belle personne et révérend de corps, haut et droit, et de bon visage, et parla bien, mais peu y avoit d'effet ; et ce luy monstra-on bien quand, par sa niceté et povre vertu, estrange main le manioit tout ainsi que une pelote*⁷⁹.

Ces exemples puisés chez l'indiciaire de la cour bourguignonne montrent qu'à la fin du Moyen Âge, l'île reste marquée de stigmaté. À partir du régicide de 1369, Chypre est volontiers associée à la luxure et à la trahison ; ce stéréotype littéraire, que Mézières a en partie lui-même créé, a été pour ainsi dire retourné contre lui. Le statut du croisé revenu d'Orient, considéré a priori comme positif, peut être chargé négativement dans un contexte polémique. Les derniers textes de notre corpus, qui sont consacrés à la croisade de Nicopolis, l'illustrent.

76. GEORGES CHASTELAIN, *Chronique des ducs de Bourgogne*, ID., *Œuvres*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 4, Bruxelles, 1864, p. 193-195.

77. *Ibid.*, p. 194.

78. *Ibid.*, t. 5, Bruxelles, 1864, p. 40.

79. *Ibid.*, p. 41-42.

4. Souvenirs de Nicopolis

Bien qu'elle se soit soldée par un désastre militaire, la croisade franco-hongroise de 1396 a été largement glorifiée par les partisans de la maison de Bourgogne, laquelle était à la tête de l'expédition en la personne de Jean de Nevers, le futur Jean sans Peur. Les explications ne sont toutefois pas univoques. Mézières, Froissart et Pintoin attribuent la défaite aux jeunes et fougueux commandants français, qui n'auraient pas écouté les conseils du roi de Hongrie⁸⁰. Jean de Nevers, qui n'était âgé que de 25 ans et n'avait aucune expérience militaire, n'est pas mentionné parmi les fautifs. Il est vrai que son père, Philippe le Hardi, ne lui avait confié aucun commandement.

À l'inverse, les Hongrois, qui se seraient enfui à peine la bataille engagée, sont tenus pour responsables par Eustache Deschamps et le biographe du maréchal Boucicaut, l'un des commandants du contingent français⁸¹. Froissart tente un compromis entre ces deux versions, en racontant que l'entourage du roi Sigismond de Hongrie comprit que l'attitude bravache des Français avait rendu la défaite inévitable et que pour sauver le royaume le roi devait prendre la fuite⁸². Les Bourguignons surtout insistent sur le manque de fiabilité des Hongrois en ce qui concerne la lutte contre l'infidèle. Enguerrand de Monstrelet attribue ainsi la défaite des Chevaliers teutoniques à Tannenberg (1410) à *la coulpe du grant connestable de Hongrye, lequel estoit en la seconde bataille des chrestiens, et se parti, lui et ses Hongrois, sans cop férir*⁸³. Autre exemple, le voyageur bourguignon Bertrandon de la Broquière rapporte que les nobles hongrois sont moins francs que ne le sont, à leur manière, les Turcs⁸⁴. Néanmoins, Georges Chastelain mentionne non sans emphase les succès des chefs de guerre hongrois face aux Ottomans et le chevalier bourguignon Waleran de Wavrin, qui raconte ses souvenirs de croisade danubienne à son oncle le

80. [MICHEL PINTOIN], *Chronique*, t. 2, p. 483–485, 488–491, 502–505 ; JEAN FROISSART *Chroniques*, Id., *Cœuvres complètes*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 15, Bruxelles, 1872, p. 313–315 ; PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Une Epistre lamentable et consolatoire*, éd. P. CONTAMINE, J. PAVIOT, Paris, 2008, p. 121 ; curieusement, c'est à cette version que se rattachent la Geste des ducs de Bourgogne (p. 268–269, v. 308–317) et le Livre des trahisons de France (p. 8). Voir M.G. MARTENET, Le Récit de la bataille de Nicopolis (1396) dans les *Chroniques* de Jean Froissart : de l'échec à la gloire, *Questes*, t. 30, 2015, p. 125–139 ; J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIV^e–XV^e siècle)*, Paris, 2003 ; É. GAUCHER, Deux regards sur une défaite : Nicopolis, *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, t. 1, 1996, p. 93–104.

81. EUSTACHE DESCHAMPS, Pour les Français morts à Nicopolis (1396), Id., *Cœuvres complètes*, éd. G. RAYNAUD, t. 7, Paris, 1891, p. 77–78 ; *Livre des Fais*, p. 105–107. Sur le maréchal Boucicaut, D. LALANDE, *Jean II le Meingre, dit Boucicaut (1366–1421). Étude d'une biographie héroïque*, Genève, 1988.

82. JEAN FROISSART, *Chronique*, t. 15, p. 316–317.

83. ENGUERRAND DE MONSTRELET, *Chronique*, t. 2, éd. L. DOUËT D'ARCO, Paris, 1858, p. 76 ; S. GOUGUENHEIM, Das Echo der Schlacht bei Grunwald im Frankreich des xv. und xvi. Jahrhunderts, *Conflictus Magnus apud Grunwald 1410. Między Histori a Tradycją*, éd. K. OZÓG, J. TRUPINDA, Malbork, 2013, p. 192–206.

84. M. SZKILNIK, Entre réalité et stéréotype : la Hongrie de Bertrandon de la Broquière, *Byzance et l'Occident. Rencontre de l'Est et de l'Ouest*, éd. E. EGEDY-KOVÁCS, Budapest, 2003, p. 251–262.

chroniqueur Jean de Wavrin, décrit les Hongrois comme de valeureux combattants⁸⁵.

L'association de la Hongrie à la trahison n'est donc pas aussi nette que dans le cas de Chypre, mais le schéma est à peu près le même : de front de croisade, le pays devient, pour au moins une partie des auteurs français de la fin du Moyen Âge, une terre dont les habitants manquent de fiabilité. Tour à tour héros du combat contre l'infidèle et traîtres potentiels, les Hongrois, comme les Chypriotes et les Castillans, ne sont plus tout à fait des membres ordinaires de la *Christianitas*. Tout comme les infidèles qu'ils sont censés combattre, ces peuples deviennent « autres ». Les chrétiens des marges se voient alors prêter les caractéristiques fréquemment attribuées aux infidèles : dissimulation, couardise, penchant pour la trahison et pour la tyrannie, mais aussi un certain goût de la splendeur. Le phénomène a été mis en avant par M. Aurell en ce qui concerne les Francs de Terre sainte aux XII^e-XIII^e siècles⁸⁶.

L'image ambiguë de la croisade et de l'Orient est également utilisée par les adversaires des ducs de Bourgogne. Les mésaventures du futur Jean sans Peur à Nicopolis n'ont pas servi uniquement à glorifier mais aussi à flétrir la personnalité du duc⁸⁷. Tout comme Louis d'Orléans, Jean de Bourgogne meurt assassiné (10 septembre 1419), sans que la haine entre la maison de Bourgogne et ses ennemis ne s'apaise. Au milieu du xv^e siècle, une chronique anonyme longtemps attribuée à Jean Juvénal des Ursins explique qu'après la bataille de Nicopolis Jean de Bourgogne aurait été gracié par les Turcs par l'entremise d'un sorcier, à qui le diable aurait conseillé d'épargner la vie du jeune homme. Mis au courant, Bajazet aurait libéré le fils de Bourgogne, car celui-ci devait faire plus de mal à la Chrétienté que toutes les armées sarrasines réunies⁸⁸... Cette légende est reprise dans quelques œuvres de la seconde moitié du xv^e siècle, qui font de Jean sans Peur un suppôt du diable agissant de concert avec ses anciens adversaires musulmans pour nuire à la Chrétienté⁸⁹. Fallait-il briser l'image du héros de la croisade ? Ces textes s'inscrivent en tout cas

85. GEORGES CHASTELAIN, *Chronique des ducs de Bourgogne*, Id., *Œuvres*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 3, Bruxelles, 1864, p. 109-116 ; JEAN DE WAVRIN, *Recueil des croniques et anchiennes istories de la Grant Bretagne, a present nomme Engleterre*, éd. W. HARDY, H. HARDY, t. 5, Londres, 1891, p. 4-119 ; et la traduction de Joana Bareto : JEHAN DE WAVRIN, *La croisade sur le Danube*, Toulouse, 2019. Voir aussi GILLES LE BOUVIER, *Chroniques de Charles VII*, p. 403 ; Id., *Livre de la description des pays*, éd. E.T. HAMY, Paris, 1908, p. 98.

86. M. AURELL, *Des chrétiens contre les croisades*, Paris, 2013.

87. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, p. 54-56 ; SCHNERB, *Jean sans Peur*, p. 106-109.

88. Éd. J.F. MICHAUD, J.J.F. POUJOLAT, *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis le xiii^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e*, t. 2, Paris, 1836, p. 409.

89. Notamment une chronique anonyme des comtes et ducs d'Alençon (env. 1475) et la *Chronique des Rois catholiques*, de Diego de Valera (avant 1488). Les extraits relatifs à la légende sont cités dans DURRIEU, *Jean sans Peur*, p. 293-209, et JEAN FROISSART, *Chroniques*, Id., *Œuvres complètes*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 16, Bruxelles, 1872, p. 257.

dans un discours relativement cohérent, qui lie les terres de croisade à la tyrannie, à la violence et à la trahison. Un même événement peut alors se lire de manières diamétralement opposées : d'une preuve d'héroïsme, la participation à la croisade et la fréquentation de l'Orient infidèle devient un élément troublant⁹⁰.

5. Conclusion : la croisade et l'ambiguïté des zones frontières

En étudiant les croisades lancées au XIII^e siècle contre les Grecs, N. Chrissis a montré que la rhétorique de la croisade ne se nourrit pas nécessairement de frontières religieuses préexistantes mais que dans certains cas elle les crée. En dépit du schisme de 1054, Grecs et Latins n'avaient pas totalement rompu avant la prise de Constantinople par les croisés en 1204. Ce n'est qu'après que plusieurs croisades eurent été prêchées dans le but de défendre l'Empire latin de Constantinople contre les Grecs que la rupture a été consommée. De partenaires occasionnels de la croisade, les Byzantins sont devenus des ennemis pour l'Église catholique : une bulle de Grégoire IX les met à égalité avec les hérétiques et précise qu'ils représentent pour la Chrétienté un danger pire que les juifs et les musulmans⁹¹. L'on se trouve ici face à une rhétorique annonçant celle utilisée au XIV^e siècle contre les Visconti et Pierre de Castille, lors de la guerre civile française. Et après que la croisade cesse, le stéréotype négatif ne s'estompe que lentement⁹².

Dans les œuvres étudiées, les personnages issus du monde des croisades sont décrits comme des chrétiens ambigus⁹³. On les soupçonne

90. Il reste à se demander dans quelle mesure ces discours visaient à convaincre les indécis, ou plutôt à souder les « siens » autour d'un récit commun, qui faisait sens politiquement mais auquel on ne croyait pas forcément. L. JOLLIVET, La résistance du milieu humaniste français à la *Justification* de Jean Petit et à sa diffusion, 1408–1435, *Questes*, t. 39, 2018 [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/questes/5039>.

91. N. CHRISISS, *New Frontiers : Frankish Greece and the Development of Crusading in the Early Thirteenth Century, Contact and Conflict in Frankish Greece and the Aegean, 1204–1453*, éd. Id., M. CARR, Farnham, 2014, p. 17–41.

92. Par ex. GEORGES CHASTELAIN, *Chronique, Chronique des ducs de Bourgogne*, Id., *Ceuvres*, éd. J.B.M.C. KERVYN DE LETTENHOVE, t. 5, Bruxelles, 1864, p. 95, commente la guerre entre Henri IV de Castille, accusé d'actions *contraires en partie de la foy chrestienne*, et son demi-frère Alphonse (voir NIRENBERG, *Deviant politics*, p. 31–32). Au XV^e siècle, la perception ambiguë de la Castille dépasse largement le monde francophone ; voir le récit des voyageurs Václav Šásek z Břkova et Gabriel Tetzl (1465–1467), originaires respectivement de Bohême et de Nuremberg : *De la Bohême jusqu'à Compostelle. Aux sources de l'idée d'Union européenne. Projet du roi Georges de Podebrady (1464). Récit du voyage en Europe du seigneur Léon de Rozmítál (1465–1467)*, éd. D. PÉRICARD-MÉA, trad. J. ROBBE, I. STREBEL, C CHÉNEVAT, Biarritz, 2008.

93. Voir aussi les descriptions des grands ducs de Lituanie Vytautas et Sigismond par Éneas Sylvio Piccolomini : MICKŪNAITE, *Making a Great Ruler*, p. 255–259 ; S.C. ROWELL, *Of Bears and Traitors, or : Political Tensions in the Grand Duchy, ca. 1440–1481*, *Lithuanian Historical Studies*, t. 2, 1997, p. 28–55.

volontiers de dissimulation, on en fait des traîtres et s'ils sont trop près du pouvoir, des tyrans. On les suppose amis des infidèles, on les dit particulièrement brutaux et on considère au moins dans certains cas qu'ils ne sauraient être de bons chrétiens. L'exemple de Pierre le Cruel, dont Cuvelier fait un juif de naissance promettant de renoncer au christianisme, représente néanmoins un cas limite, probablement influencé par le contexte espagnol. La prétendue sympathie d'un Pierre de Castille pour les minorités non-chrétiennes est remplacée ailleurs par la proximité de Louis d'Orléans avec les Visconti, incarnations des tyrans italiens suspects d'hérésie, ou par le passé oriental de Philippe de Mézières comme de Jean sans Peur.

Nul besoin pourtant d'être possessionné aux marges de l'Europe chrétienne pour se voir décrit en tyran. De l'empereur Frédéric II au duc de Bourgogne Charles le Téméraire, plusieurs princes occidentaux ont été qualifiés de la sorte. Le lien avec l'Orient et avec la croisade se fait parfois discret, même s'il n'est que rarement absent⁹⁴. Si les stéréotypes du « despote des marges » peuvent s'appliquer à Pierre de Castille et même – du point de vue des auteurs écrivant depuis la France – aux Visconti de Milan, ni Louis d'Orléans, ni Jean sans Peur, ni Henri de Lancastre ne peuvent être considérés comme des Orientaux. Qui plus est, il y a une logique politique sous-jacente à toutes ces accusations, notamment lorsque l'on cherche à diaboliser un adversaire pour justifier sa fin brutale. Dans ce contexte, le rapport à l'Orient n'est qu'un ingrédient dans la machine, une touche que l'on ajoute au portrait déjà lugubre du tyran. Mais une touche qui semble essentielle, puisque lors de la querelle entre les princes français, les deux camps ont eu recours à cet expédient.

La tyrannie lancastrienne présente un problème différent. En dépit d'un langage parfois très violent, où l'on compare les Anglais à des *loups ravissants*, [...] *tirans et persecuteurs de chrestiens, et qui boivent et transglou-tissent le sang humain*⁹⁵ ou à « une nuée d'insectes [sortant] de leur repaire maritime, situé à l'extrémité du monde⁹⁶ », l'on ne lit pas chez les auteurs français de description d'Henri IV ou de son fils Henri V, le vainqueur d'Azincourt, qui soient comparables aux subtils portraits de Pierre de Castille et des Visconti. Pas de cérémonies magiques, pas de fauves pour animaux de compagnie, pas de supplices inventifs ni de particularités vestimentaires ou architecturales. Les pamphlets antianglais édités par

94. D. ABULAFIA, *Frederick II. A Medieval Emperor*, Londres, 1988, p. 368–370 et *passim* ; C. SIEBER-LEHMANN, *Der türkische Sultan Mehmed II. und Karl der Kühne, der « Türk im Occident »*, *Europa und die osmanische Expansion im ausgehenden Mittelalter*, éd. F.R. ERKENS, Berlin, 1997, p. 13–38.

95. Débats et appointments, éd. N. PONS, « *L'Honneur de la couronne de France* ». *Quatre libelles contre les Anglais*, Paris, 1990, p. 66.

96. [MICHEL PINTOIN], *Chronique*, t. 4, p. 523, qui rapporte les invectives des Armagnacs accusant Jean sans Peur de rechercher l'alliance anglaise.

N. Pons-Grévy reflètent l'atmosphère hostile qui prévalait entre les Valois et les Lancastre pendant la première moitié du xv^e siècle ; même là, l'on ne trouve aucun rapprochement entre Albion et l'Orient, ni aucune allusion à l'hérésie wycliffite. Les Anglais étaient-ils des adversaires trop familiers, des ennemis que l'on ne connaissait que trop bien pour pouvoir être dépeints sous des traits « exotiques » ?

Les auteurs de la fin du Moyen Âge savaient distinguer les peuples les uns des autres, et se gardaient de plaquer des stéréotypes généraux sur tous leurs adversaires⁹⁷. Ce qui ne signifie pas que les Anglais aient été préférés aux lointains Chypriotes, Hongrois ou Castillans : le ton de certains auteurs, comme Jean de Montreuil ou Michel Pintoin, ne laisse guère de doute, même si bien souvent les mots les plus durs sont adressés aux chevaliers français eux-mêmes, coupables de laisser la France dans un état lamentable du fait de leur désunion⁹⁸. Pour de nombreux auteurs, la cause des malheurs du royaume se trouve dans l'attitude de la noblesse française elle-même. La conspiration étrangère, faisant appel aux stéréotypes issus du discours sur les pays des marges, est convoquée lorsqu'il s'agit de donner une explication bien plus partielle. Ainsi en est-il du meurtre de Pierre de Castille par l'allié de Bertrand du Guesclin et de celui de Louis d'Orléans par les hommes de Jean sans Peur. Tyrans orientaux, mauvais chrétiens, séductrices étrangères, apostats, sorciers, traîtres et autres empoisonneurs issus des marges de la chrétienté catholique volent alors au secours d'auteurs dont la tâche littéraire est de justifier l'injustifiable.

Loïc CHOLLET
Université de Neuchâtel
 loic.chollet@gmail.com

RÉSUMÉ

Croisade, tyrannie et conspirations antichrétiennes : l'ambiguïté des zones frontières chez quelques auteurs français de la fin du Moyen Âge

Cet article porte sur la représentation des marges de la Chrétienté au travers de quelques sources narratives de la fin du Moyen Âge. Les zones de contacts entre le christianisme latin et d'autres religions sont perçues de manière très ambiguë, à la fois bastions de la chrétienté et sources potentielles de subversion. Avec comme points de départ l'assassinat de Pierre I^{er} de Castille et celui de Louis d'Orléans, l'on s'intéresse à la manière dont sont représentées la Castille, Chypre et la Hongrie, sans oublier la Lombardie, assimilée pour les besoins de

97. Pour une autre zone frontière bien connue des participants à la croisade, L. CHOLLET, *Les Sarrasins du Nord. Une histoire de la croisade balte par la littérature (xii^e-xv^e siècles)*, Neuchâtel, 2019.

98. [MICHEL PINTOIN], *Chronique*, t. 5, p. 578-581 ; *Ibid.*, t. 6, Paris, 1852, p. 256-259, 322-323, 396-397, 408-409.

la cause à une nation « périphérique ». À l'imaginaire héroïsant et exotique de la croisade se mêlent un certain nombre de stéréotypes négatifs, utilisés pour frapper un gouvernement d'illégitimité, tels que la tyrannie, l'hérésie, l'apostasie, la sorcellerie et la trahison.

MOTS-CLÉS : frontière, tyrannie, hérésie, croisade, altérité

ABSTRACT

Crusade, tyranny, and anti-Christian conspiracy: The ambiguity of borders in the work of some French writers at the end of the Middle Ages

This article focuses on the representation of the margins of Christianity across certain narrative sources of the late medieval period. The contact areas between Latin Christianity and other religions are perceived in very ambiguous terms, at once bastions of Christianity and potential sources of subversion. Taking the assassinations of Peter of Castile and Louis I of Orléans as a starting point, the focus is on the manner in which Castile, Cyprus, and Hungary, as well as Lombardy, are represented: assimilated into a "peripheral" nation out of necessity. Mixed in with the heroic and exotic imagery of the crusade are a number of negative stereotypes that are used to attack an illegitimate government, such as tyranny, heresy, apostasy, sorcery, and treason.

KEYWORDS: border, tyranny, heresy, crusade, alterity/otherness